

vraient de leurs corps, il franchit les corridors. il s'avance jusqu'à l'embouchure de l'escalier. il en descend les degrés, hérissés des deux côtés de sabres, de piques, de poignards, de canons de fusils et de pistolets agités au-dessus de sa tête dans des mains exaltées, quelques-unes ivres; porté et comme nageant sur les flots mêmes de la sédition, il parvint ainsi jusque sur les degrés qui débouchent sur la place. il se montra. il parla. Sa figure que le peuple se montrait avec curiosité, ses gestes, sa physionomie confiante et ouverte plus encore que ses paroles, souvent éteintes dans le tumulte, arrachèrent une longue acclamation à la multitude. Quelques drapeaux rouges s'abaissèrent quelques drapeaux tricolores reparurent aux fenêtres.

Il remonta l'escalier suivi par l'écho de ces applaudissements de la place qui semblaient le fortifier et pour ainsi dire le sacrer contre les balles et contre les poignards des groupes de l'intérieur. « Traître! » s'écrièrent quelques hommes à visage sinistre et en haillons sur l'avant-dernier degré.

Lamartine s'arrêta, ouvrit son habit. découvrit du geste sa poitrine, et regardant en face les séditieux avec un sourire de pitié. « Traîtres nous? » dit-il, frappez si vous le croyez! mais vous ne le croyez pas vous qui le dites, car avant de vous trahir il faudrait nous trahir nous-mêmes! Qui est-ce donc qui risque le plus de vous ou de nous

« ici? Nous y avons engagé nous, nos noms, notre mémoire et nos têtes; et vous n'y risquez vous que de la boue sur vos souliers; car ce n'est pas votre nom à vous, qui a contre-signé la république; et si la république succombe ce n'est pas sur vous que tombera la vengeance de ses ennemis! » Ces mots et ce geste frappèrent les sens et la raison du peuple. il s'ouvrit et il applaudit.

En rentrant dans la salle des blessés Lamartine rencontra une femme encore jeune et éplorée qui vint à lui et l'appela le sauveur de tous. Son mari étendu sur un matelas dans un angle de la salle paraissait expirant de lassitude et de maladie. C'était Flocon rapporté mourant de Vincennes quelques heures avant après avoir pacifié le faubourg Saint-Antoine et sauvé nos arsenaux. Lamartine lui serra la main et le remercia pour son dévouement et son courage. Cette estime entre le républicain de toute une vie et le républicain d'un jour fut conçue pour ainsi dire sur le champ de bataille.

XXVI.

Mais ces triomphes des bons citoyens ne furent que des trêves momentanées. le désespoir de leur impuissance l'attente vaine d'un résultat qui les trompait toujours, la honte de se retirer sans avoir rien obtenu, la faim, la soif, le froid, les ondées

glaciales, la boue dans laquelle trempaient leurs pieds depuis le matin soulevaient de quart d'heure en quart d'heure de nouvelles vagues sur ces mers d'hommes. les chefs voyaient monter le soleil et s'écouler la journée. ils ne voulaient pas qu'il se couchât sur leur défaite. Une horde furieuse d'environ quatre à cinq mille hommes paraissant sortir des faubourgs les plus reculés et les plus indigents de Paris mêlés à quelques groupes mieux vêtus et mieux armés, franchit vers deux heures les rampes de toutes les cours de l'hôtel, inonda les salles, força les résistances et s'engouffra avec des cris de mort, des cliquetis d'armes, et des coups de feu partis au hasard, jusque dans une espèce de portique élevé au milieu d'un escalier étroit sur lequel débouchent les couloirs de service qui protégeaient de ce côté l'asile du gouvernement.

Lagrange les cheveux épars, deux pistolets à la ceinture, le geste exalté, dominant la foule par sa haute taille, le tumulte par sa voix semblable au hurlement des masses, s'agitait en vain au milieu de ses amis de la veille, de ses exagérateurs du lendemain pour satisfaire et pour contenir à la fois l'élan de cette foule enivrée d'enthousiasme, de victoire d'impatience, de soupçons, de tumulte et de vin. La voix presque inarticulée de Lagrange excitait autant de frénésie par l'accent qu'elle voulait en apaiser par l'intention. Ballotté comme un mât

de vaisseau, de groupe en groupe, il était porté de l'escalier au couloir, de la porte aux fenêtres, jetant d'en haut à la multitude dans la cour des bras tendus, des saluts de tête, et des allocutions suppliantes emportées par le vent ou éteintes dans le mugissement des étages inférieurs et dans le bruit des coups de feu. une faible porte qui pouvait à peine laisser passer deux hommes de front servait de digue à la foule arrêtée par son propre poids. Lamartine soulevé par les bras et sur les épaules de quelques bons citoyens s'y précipita. il la franchit précédé seulement de son nom et se retrouva de nouveau seul en lutte avec les flots les plus tumultueux et les plus écumeux de la sédition.

En vain les hommes les plus rapprochés de lui jetaient-ils son nom à la multitude. en vain l'élevaient-ils par moments sur leurs bras enlacés pour faire contempler sa figure au peuple et pour obtenir silence au moins de la curiosité. La fluctuation de cette houle, les cris les chocs les retentissements de crosses contre les murs, la voix de Lagrange entrecoupant d'allocutions rauques les courts silences de la multitude, rendaient toute attitude et toute parole impossibles. Englouti, étouffé, refoulé contre la porte fermée derrière lui, il ne restait à Lamartine qu'à laisser passer sur son corps, l'irruption aveugle et sourde, et le drapeau rouge qu'on élevait sur la

tête comme le pavillon vainqueur sur le gouvernement rendu.

A la fin quelques hommes dévoués parvinrent à traîner jusqu'à lui un débris de chaise de paille sur laquelle il monta comme sur une tribune chancelante que soutenaient les mains de ses amis. A son aspect, au calme de sa figure qu'il s'efforçait à rendre d'autant plus impassible qu'il avait plus de passions à refréner, à la patience de ses gestes, aux cris des bons citoyens implorant le silence pour lui, la foule dont un spectacle nouveau commande toujours l'attention, commença à se grouper en auditoire et à éteindre peu à peu ses rumeurs.

Lamartine commença plusieurs fois à parler. mais à chaque tentative heureuse pour faire dominer son regard, son bras et sa voix, sur le tumulte; la voix de Lagrange haranguant de son côté un autre peuple par la fenêtre faisait remonter dans la salle des éclats gutturaux, des lambeaux de discours et ces hurlements de foule qui étouffaient les paroles et l'action de Lamartine et qui allaient faire triompher la sédition par la confusion. on calma enfin Lagrange. on l'arracha de sa tribune. il alla porter la persuasion dans d'autres parties de l'édifice. et Lamartine dont le parti grossissait avec le péril, put enfin se faire entendre de ses amis et de ses ennemis.

XXVII.

Il calma d'abord ce peuple par un hymne de paroles sur la victoire si soudaine, si complète, si inespérée même des républicains les plus ambitieux de liberté. il prit Dieu et les hommes à témoin de l'admirable modération et de la religieuse humanité que la masse de ce peuple avait montrée jusque dans le combat et dans le triomphe. il fit ressortir cet instinct sublime qui avait jeté la veille ce peuple encore armé, mais déjà obéissant et discipliné entre les bras de quelques hommes voués à la calomnie à l'épuisement et à la mort pour le salut de tous.

A ces tableaux la foule commençait à s'admirer elle-même, à verser des larmes d'attendrissement sur les vertus du peuple, l'enthousiasme l'éleva bientôt au-dessus de ses soupçons, de sa vengeance, et de ses anarchies.

« — Voilà ce qu'a vu le soleil d'hier citoyens!
 « continua Lamartine. Et que verrait le soleil d'aujourd'hui? — Il verrait un autre peuple d'autant
 « plus furieux qu'il a moins d'ennemis à combattre,
 « se défier des mêmes hommes qu'il a élevés hier au-
 « dessus de lui; les contraindre dans leur liberté,
 « les avilir dans leur dignité, les méconnaître dans
 « leur autorité qui n'est que la vôtre; substituer une
 « révolution de vengeances et de supplices à une

« révolution d'unanimité et de fraternité; et com-
 « mander à son gouvernement d'arborer en signe
 « de concorde, l'étendard de combat à mort, entre
 « les citoyens d'une même patrie! Ce drapeau rouge
 « qu'on a pu élever quelquefois quand le sang
 « coulait comme un épouvantail contre des enne-
 « mis qu'on doit abattre aussitôt après le combat
 « en signification de réconciliation et de paix! J'ai-
 « merais mieux le drapeau noir qu'on fait flotter
 « quelquefois dans une ville assiégée comme un
 « linceul, pour désigner à la bombe les édifices
 « neutres consacrés à l'humanité et dont le boulet
 « et la bombe même des ennemis doivent s'écar-
 « ter. voulez-vous donc que le drapeau de votre
 « république soit plus menaçant et plus sinistre que
 « celui d'une ville bombardée? »

Non, non, s'écrièrent quelques-uns des specta-
 teurs « Lamartine a raison mes amis ne gardons
 « pas ce drapeau d'effroi pour les citoyens! — Si,
 « si, s'écriaient les autres « c'est le nôtre, c'est
 « celui du peuple. c'est celui avec lequel nous avons
 « vaincu. pourquoi donc ne garderions-nous pas
 « après la victoire le signe que nous avons teint
 « de notre sang?

« Citoyens » reprit Lamartine après avoir com-
 battu par toutes les raisons les plus frappantes
 pour l'imagination du peuple le changement de
 drapeau et comme se repliant sur sa conscience

personnelle pour dernière raison, intimidant ainsi
 le peuple qui l'aimait par la menace de sa retraite :
 « Citoyens vous pouvez faire violence au gouver-
 « nement. vous pouvez lui commander de changer
 « le drapeau de la nation et le nom de la France.
 « Si vous êtes assez mal inspirés et assez obstinés
 « dans votre erreur pour lui imposer une répu-
 « blique de parti et un pavillon de terreur. Le gou-
 « vernement je le sais est aussi décidé que moi-
 « même à mourir plutôt que de se déshonorer en
 « vous obéissant. quant à moi jamais ma main
 « ne signera ce décret! je repousserai jusqu'à la
 « mort ce drapeau de sang, et vous devriez le ré-
 « pudier plus que moi! car le drapeau rouge que
 « vous nous rapportez n'a jamais fait que le tour
 « du Champ-de-Mars traîné dans le sang du peuple
 « en 91 et en 93, et le drapeau tricolore a fait le
 « tour du monde avec le nom, la gloire, et la liberté
 « de la patrie! »

A ces derniers mots Lamartine interrompu par
 des cris d'enthousiasme presque unanimes tomba
 de la chaise qui lui servait de tribune dans les bras
 tendus de tous côtés vers lui! La cause de la répu-
 blique nouvelle l'emportait sur les sanglants sou-
 venirs qu'on voulait lui substituer.

Un ébranlement général secondé par les gestes
 de Lamartine et par l'impulsion des bons citoyens
 fit refluer l'attroupement qui remplissait la salle

jusque sur le palier du grand escalier aux cris de vive Lamartine ! vive le drapeau tricolore !

XXVIII.

Mais là, cette foule entraînée par les paroles qu'elle venait d'entendre rencontra la tête d'une nouvelle colonne qui n'avait pu pénétrer dans l'enceinte ni participer à l'émotion des discours, cette bande montait plus animée et plus implacable que tous les attroupements jusqu'alors contenus ou dissipés. un choc en sens inverse eut lieu sous le porche et sur les derniers degrés de la rampe entre ces deux foules dont chacune voulait entraîner l'autre dans son impulsion, ceux-ci pour le drapeau rouge, ceux-ci pour le drapeau reconquis par les paroles de Lamartine. des colloques menaçants, des vociférations ardentes, des gestes d'obstination forcenée, des cris d'étouffements, deux ou trois coups de feu partis du pied de l'escalier, des lambeaux de drapeau rouge, des armes nues agitées sur les têtes faisaient de cette mêlée une des scènes les plus sinistres de la révolution.

Lamartine se précipita entre les deux partis !

« C'est Lamartine place à Lamartine écoutez
« Lamartine » crièrent les citoyens qui l'avaient
une première fois entendu. « Non, non, non, à
« bas Lamartine, mort à Lamartine ! Point de tran-

« saction point de paroles, le décret ! le décret !
« ou le gouvernement des traîtres à la lanterne ! »
hurtaient les assaillants.

Ces cris ne firent ni hésiter, ni reculer, ni pâlir Lamartine¹.

On était parvenu à traîner jusque sur le palier derrière lui la chaise brisée sur laquelle il était monté tout à l'heure, il y monte adossé au chambranle de la grande porte gothique labourée la veille et le matin de balles. A son aspect la fureur des assaillants au lieu de s'apaiser éclate en imprécations, en clameurs, en gesticulations menaçantes. Des canons de fusils dirigés de loin sur les degrés les plus éloignés de lui semblaient viser la porte. Un groupe plus rapproché d'une vingtaine d'hommes aux visages abrutis par l'ivresse brandissait des baïonnettes, des sabres nus, en avant d'eux et touchant presque à ses pieds huit à dix forcenés le sabre à la main se lançaient la tête en avant comme pour enfoncer des coups d'un bélier le faible groupe qui entourait Lamartine. Parmi les premiers, deux ou trois paraissaient hors de sens. Leurs bras avinés dardaient en aveugles leurs armes nues que des citoyens courageux embrassaient et relevaient en faisceaux comme des faucheurs relèvent la gerbe. Les pointes agitées des sabres mon-

1. Voir l'histoire de ces journées par une société de combattants, capitaine Dunoyer.

taient par moments jusqu'à la hauteur de la figure de l'orateur dont la main fut légèrement effleurée. Le moment était suprême. le triomphe indécis. Un hasard le décida. Lamartine ne pouvait pas être entendu et ne voulait pas descendre. Une hésitation eût tout perdu. Les bons citoyens étaient consternés. Lamartine s'attendait à être renversé et foulé aux pieds de la multitude.

XXIX.

A ce moment, un homme se détacha d'un groupe sur la droite. il fendit la foule. il se hissa sur le socle d'un jambage de la porte presque à la hauteur de Lamartine, et en vue du peuple. C'était un homme d'une taille colossale et doué d'une voix forte comme le rugissement d'une émeute. Son costume seul l'aurait fait regarder d'une multitude. il portait une redingote de toile écruée usée, tachée, déchirée, comme les restes du vêtement d'un mendiant. Un pantalon large flottant à mi-jambe laissait à nu ses pieds sans chaussure. ses longues et larges mains sortaient avec la moitié de ses bras amaigris de ses manches trop courtes. Sa chemise débraillée laissait compter les côtes et les muscles de sa poitrine. Son col était nu. sa tête aussi. ses cheveux bruns, longs, entremêlés de paille et de poussière, flottaient à droite et à gauche de son

visage. Ses yeux étaient bleus, lumineux, humides de tendresse et de bonté. sa physionomie ouverte respirait l'enthousiasme jusqu'au délire et jusqu'aux larmes. mais l'enthousiasme de l'espérance et de l'amour. Véritable apparition du peuple dans ses moments de grandeur, à la fois misérable, terrible et bon.

Une des balles tirées d'en bas tout à l'heure venait de lui effleurer le sommet du nez tout près des yeux. son sang qu'il étanchait par moment coulait en deux filets sur ses joues et sur ses lèvres. il ne semblait pas penser à sa blessure. il tendait ses deux bras vers Lamartine. il l'invoquait des yeux et du geste, il l'appelait le conseil, la lumière, le frère, le père, le Dieu du peuple. « Que je le voie, que je le touche, que je lui baise seulement les mains, s'écriait-il, écoutez-le! ajoutait-il en se retournant vers ses camarades. suivez ses conseils, tombez dans ses bras, frappez-moi avant de l'atteindre. Je mourrai mille fois pour conserver ce bon citoyen à mon pays! »

A ces mots se précipitant sur Lamartine, cet homme l'embrassait convulsivement. le couvrait de son sang, le tenait longtemps dans ses bras. Lamartine lui tendait la main et la joue, et s'attendrissait sur cette magnanime personnification de la multitude.